

III

O charme et puissance des lieux !
 Je vous vis, esprit sérieux,
 Sous le beau ciel romain sculptant la Grèce antique.

Et sur le mode ionien,
 J'accorde, moi, barde chrétien,
 La harpe aux sons plaintifs, la harpe d'Armorique.

A LA MAISON D'HORACE

Tivoli.

Aux murs de ta maison, sous les frais oliviers
 Où tes mètres savants s'accordaient avec grâce,
 Un poète est venu rêver dans tes sentiers,
 Sage et riant poète Horace.

Plus de parvis sonnait sous les pieds du danseur,
 Plus d'onyx élégant, de coupe de Sardoine ;
 Où ta lyre a chanté psalmodiait au chœur
 La voix monotone d'un moine.

Mais le vin brillait là parmi les gazons verts,
 Les vallons déployaient leurs douceurs immortelles,
 Là, cueillant une fleur, je murmurai tes vers
 Au murmure des cascates.

LES TROIS FRÈRES

I

Tu reçus en naissant le don de la beauté,
 Un front pur, un regard plein de sérénité
 D'où sortait par éclairs, comme une chaste flamme ,
 L'idéale beauté que renfermait ton âme.

Les vierges, les enfants et les anges de Dieu
 (Ce qu'on voit de plus doux en tout temps, en tout lieu)
 Morts à jamais sans toi retrouvèrent la vie,
 Et ta main amoureuse en sema l'Italie :
 Salut et gloire à toi, peintre envoyé du ciel !
 Jeune ange au long profil appelé Raphaël.

II

A celui qui dort sur l'épaule du Maître
 Salut ! L'ami loyal fait oublier le traître.
 Sous ses longs cheveux bruns, salut au bien-aimé,
 Par qui, tout étant fait, le corps fut embaumé,
 Et conservée aussi la plus tendre parole
 De la nouvelle loi qui rapproche et console.
 Tous ces mots de géhenne et de peuple maudit
 Sur ses lèvres de miel nul ne les entendit,
 Mais ces mots : « Aimez-vous, enfants, les uns les autres »,
 Voilà ce que disait le plus doux des apôtres.

III

L'évangéliste Jean, le peintre Raphaël,
 Ces deux beaux envoyés de l'amour éternel,
 Ont un frère en Jésus, digne que Jésus l'aime,
 Bien qu'il soit né païen et soit mort sans baptême,
 Virgile est celui-là : tant l'aimable douceur
 Au vrai Dieu nous élève et fait toute âme sœur.
 Donc, comme une couronne autour de l'évangile,
 Inscrivez ces trois noms : Jean, Raphaël, Virgile,
 Le disciple fervent, le peintre au pur contour,
 Le poète inspiré qui devina l'amour.

 FUNERAILLES D'UN AMOUR

I

De vos jardins, signora,
 Cette plainte coulera,

Aux vins de Chypre et d'Asie
Sous les myrtes adoucie.

Venise, ah ! tes grands revers
Assez troubleront mes vers :
Aujourd'hui mes pleurs à celle
Qui fut Venise la Belle ;

La ville du carnaval
Et du luxe oriental
Quand sous les masques de soie
S'ébattaient amour et joie.

Tout finit ! hélas ! hélas !
Pour l'amour sonnons un glas,
Pour lui, mes sœurs et mes frères,
Tristement, vidons nos verres.

II

Hélas ! j'ai vu l'autre jour,
Conduire en terre un amour,
Un amour mort de vieillesse :
Il avait trois ans, comtesse.

Vingt autres enfants, les fils
De la divine Cypris,
Rosés ou blancs comme neige,
Formaient le gentil cortège ;

Portant sur les fronts bouclés
Et de leurs bras potelés
Leur frère Amour, noble et sage
Comme n'en vit point notre âge.

Bouquets et rubans flétris
L'entouraient, tristes débris,
Dards émoussés par les âmes,
Arc brisé, torches sans flammes.

Puis, des amours à genoux,
Lisant de vieux billets doux,
Au passage de la bière
Semblaient dire leur prière.

Et ce n'étaient que sanglots,
Larmes coulant à longs flots
De ces bouches toutes rondes
Et de ces paupières blondes.

Un seul, railleur et narquois,
Disait, brisant son carquois :
« Lequel de nous le va suivre ?
« Amour ne peut longtemps vivre. »

III

Aux jardins de la Brenta,
Ainsi ma plainte éclata,
Non sans grâce tempérée
Par vous, ô liqueur dorée !

Puis ma voile, grand linceul,
Me ramena triste et seul ;
Aux rencontres des gondoles
Plus de vives barcarolles ;

Mais l'aigre pleur des courlis
Du canal rasant les plis,
Ou la voix des sentinelles
Qui se répondent entre elles.

Tout est muet, tout est noir,
Comme au fond du désespoir :
Dans les palais, dans les âmes,
Plus d'amour ni plus de flammes.

L'ASILE

Reposons-nous ailleurs, le doute a hérissé
De trop de dards aigus la couche du passé.

Mais croire, mais aimer quand toute âme s'envole,
 Et quand chaque matin voit tomber chaque idole !
 Cependant, il le faut, croyons, aimons encor,
 Croyons bien aux plaisirs et pour eux aimons l'or,
 Croyons à cela seul qu'on ne doit plus rien croire,
 Hors aux baisers cueillis sur un beau front d'ivoire ;
 Dieu mort, ils ont tué l'amour et l'amitié :
 Croyons tous au malheur sans croire à la pitié,
 Et cherchons loin, bien loin, un asile suprême
 Pour oublier enfin les autres et nous-même.
 O vous, frères amis, qui, d'un monde hideux,
 Voyageurs éplorés, êtes sortis tous deux,
 L'un éteignant sa vie au creux de la vallée,
 L'autre emportant au cloître une âme désolée,
 Mais tous deux expirant d'une si douce voix
 Que votre sol natal en agita ses bois,
 Ah ! s'il est loin du monde un lieu sûr où l'on dorme,
 Répondez, Amaury, dites, Joseph Delorme,
 Où le lit est meilleur, et le sommeil plus long :
 Est-ce à l'ombre du cloître ? Est-ce au creux du vallon ?
 En nous-même, peut-être, il est un sûr refuge
 Où l'âme en descendant sait juger qui la juge,
 Un sanctuaire calme où le doute acéré
 Malgré tous ses replis n'a jamais pénétré :
 Beau temple intérieur tout rempli d'eaux lustrales,
 De mets fortifiants et d'essences vitales.
 Si les corps sont régis par l'éternelle loi,
 Sonde ta destinée, âme, et rassure-toi !
 Quel Titan espéra dans ses deux mains géantes
 Détruire une de vous, molécules vivantes ;
 Ou de l'âme déserte exiler sans retour
 La divine espérance et le divin amour ?

LO-THEA

Dans les vallons, sur les montagnes,
 J'irai, suivant partout les rives du Léta,
 Et les tristesses, mes compagnes,

S'adouciront dans ces campagnes :
Salut à ton clocher : Salut, cher Lo-Théa !

Pourquoi, de soupirs oppressée,
T'attrister, ô mon âme, et me troubler toujours ?
Dans l'avenir mets ta pensée,
Ta vie à peine commencée
Te promet encor de beaux jours.

Faut-il de regrets et de blâme;
Ennemi de soi-même, exciter sa douleur !
Non, l'espoir serein nous réclame,
Il verse sa rosée à l'âme
Comme le matin à la fleur.

Le bien et le mal, noir mélange,
Nous viennent, tour à tour, de l'enfer et du ciel,
J'ai bu l'absinthe avec sa fange,
Au calice doré de l'ange
Souvent, j'ai savouré le miel.

Doux Lo-Théa, fraîche vallée,
Paroisse où mon enfance errait toute à l'espoir,
Où par ses ennuis rappelée
Ma jeunesse errante et troublée
Chaque automne vient se rasseoir,

Pardonnez, ô belle nature,
Tous ces combats mauvais du cœur et de l'esprit,
Bien que souffrant de ma blessure,
Plus calme, enfin, je me rassure
Sous la main qui frappe et guérit.

Celui qui vous fit tant de charmes,
A-t-il, maître jaloux, défendu d'être heureux ?
Chemin d'épreuves et d'alarmes,
Faut-il vous arroser de larmes
Avant d'arriver dans les cieux ?

J'en crois votre aspect qui console,
Hêtres, pins murmurants, fleurs d'or, et vous, ruisseaux,
Votre beauté n'est point frivole ;

L'ennui qui près de vous s'isole
S'endort mieux au bruit de vos eaux.

Puisse, légère aussi, la peine
Comme l'eau de ce pré sur moi glisser et fuir !
Détaché d'ambition vaine,
Sans fiel, sans détours et sans haine,
Qu'ai-je à craindre de l'avenir ?

Oui, des ennuis où tu te plonges,
Cœur longtemps éprouvé, dégage enfin tes jours ;
Reviens à tes premiers mensonges ;
Ton âge encore a de beaux songes,
Ton âge de belles amours.

A l'espérance jeune et blonde,
Crédule, livre-toi, comme dans ton matin...
Voyageur entraîné par l'onde,
Que jamais mon regard ne sonde
Les flots qui portent mon destin.

Vivons de la vie idéale,
Vivons de la nature et du charme des vers,
Heureux du chant de la cigale,
Du parfum que la lande exhale,
Ou qui descend des taillis verts.

Respire donc, âme oppressée,
Et fais part aux bons cœurs de tes apaisements :
Durant notre époque abaissée,
Quand tout déprime la pensée,
Toi, relève les sentiments.

LA CHANSON DE L'ERMITE EN CORNOUAILLE

La chaumière où seul j'habite
Est petite,
Mais elle est près d'un étang

Et d'un bois jeune et flottant
Qui l'abrite.

Dès le matin sous mon chaume
Tout embaume,
Mes deux volets sont ouverts ;
Du chanvre et des genêts verts
Quel arcme !

Lorsque la chaleur arrive,
Quand la grive
Se cache au fond du blé noir,
Je puise à mon réservoir
Une eau vive.

Enfin, la fraîcheur retombe,
La colombe
Rouccule sur ma maison ;
Moi, j'entonne une oraison,
Le jour tombe.

Ainsi, je vis en ermite,
Dans mon gîte,
D'eau, de parfums, de chansons ;
Et la nuit je dis ton nom,
Marguerite !

Marguerite, ô pèlerine
Blanche et fine,
En regardant ton manoir,
Dans mon clos viens donc t'asseoir
En vcisine.

POUR LA TOMBE D'UN FRERE

C'était un diamant. La perle la plus rare
Se dissout dans l'acide et finit lentement,
L'acier lance en éclats le marbre de Carrare,
Rien n'entamait son cœur. C'était un diamant.

LE COMBAT DE SAINT PATRICK

*Apôtre d'Irlande ou d'Eir-Inn, né en Armorique,
au IV^e siècle.*

Sois donc fière, Armorique ! il est fils de ta lande
Le grand saint appelé l'Apôtre de l'Irlande ;
Dans tes bois, il reçut le sceptre pastoral
Qui défendait Eir-Inn sous le sceptre royal !
Mais l'esclave s'est rebellée ;
Patrick, le doux évêque, est nommé chef des clans ;
Voix du cœur, air bardique, allez, nobles élans,
Retentissez dans la mêlée !

I

L'Arvor frémit à ton rappel,
Patrick, son fils, descend du ciel,
Eir-Inn !

II

Lui, par qui Dieu te fut porté,
Te portera la Liberté,
Eir-Inn !

III

Il est temps, sors du gouffre amer,
O perle blanche de la mer,
Eir-Inn !

IV

Va ! le Léopard du Saxon
En vain mordrait ton écusson,
Eir-Inn !

V

Patrick, pour l'enchaîner encor,
Patrick a son étoile d'or,
Eir-Inn !

VI

Sous le bâton épiscopal
Mourra le sanglant animal,
Eir-Inn !

VII

Le léopard et ses petits,
Traîtres à Dieu, sont des maudits,
Eir-Inn !

VIII

Mais toi, qui combats pour la foi,
Les saints combattront avec toi,
Eir-Inn !

IX

Il est temps, sors du gouffre amer,
O perle blanche de la mer,
Eir-Inn !

Vœux impuissants ! force du crime !
Le Saxon est vainqueur du courage et de l'art !
L'œil farouche, la gueule en sang, le Léopard
Sous ses griffes tient la victime.
Vivez pourtant, vivez, mes imprécations !
Vents de colère, entrez au cœur des nations !
Gloire aux vaincus ! Et toi ! protège encor tes ouailles
Patrick, ô saint pasteur, ô fils de la Cornouailles !

HISTOIRES POÉTIQUES

JACQUES LE MAÇON

I

LE MARI

Adieu, mes bons petits. Toi, plus frais qu'une pomme,
Mon Paul, un gros baiser. Encore un ! encor un !
Femme, entre vos deux bras serrez donc mieux votre homme :
Songez que jusqu'au soir je vais rester à jeun.

LA FEMME

Vous, Vincent, veillez mieux sur vos échafaudages,
Ah ! pour me mettre en deuil, il suffit d'un faux pas.
Enfoncez bien vos pieux, nouez bien vos cordages,
Vraiment le long du jour, ici, je ne vis pas.

LE MARI

La bâtisse s'achève ; avec notre ami Jacques
Bientôt je reviendrai, nous serons joyeux tous :
Du vin, un bon rôti, des œufs rouges de Pâques !
Tu sais, Jacques, tu sais que ta place est chez nous.

II

Courage, encore une journée
Et cette reine des maisons
Dans Paris sera terminée ;
Courage, apprentis et maçons !

Avec leurs marteaux, leurs truelles,
Et des gravats plein leurs paniers,
Comme ils sont vifs sur leurs échelles !
Moins vifs seraient des mariniers.

Qu'on prépare un bouquet de fête :
 Au pignon, il faut le planter.
 Les plumes au vent, sur le faîte,
 Voyez-vous le moineau chanter ?

Eux, ce soir, les gars de Limoges,
 Du travail chanteront la fin ;
 Et vous entendrez votre éloge,
 Bourgeois, si vous payez le vin.

III

LA FEMME

« Sainte Mère du Christ, vous êtes mon refuge »,
 Le matin je vous prie et le soir de rechef :
 Des frayeurs d'une femme, hélas ! vous êtes juge.
 Vous-même avez tremblé pour votre bon Joseph.

Comme moi, vous n'aviez, recours des indigentes,
 Que les deux bras du saint appelé votre époux,
 Au risque de ses jours élevant des charpentes,
 Construisant des maisons qui n'étaient pas pour vous.

Mais votre esprit veillait ! Moi, faible et presque morte,
 Que puis-je pour celui qui me donne ses jours ?
 Vierge, comme son corps rendez son âme forte ;
 Dans ses hardis travaux, soutenez-le toujours.

IV

Dieu ! quelle rumeur sur la place !
 « A l'aide, à l'aide, Limousins !
 « Du foin, de la paille ! oh ! de grâce.
 « Des matelas et des coussins !

« Si l'un, à cette pierre blanche,
 « Peut s'accrocher, ils sont sauvés...
 « Ah ! tous deux font craquer la planche !
 « Ils vont tomber sur les pavés !

Et vers l'étau qui se balance,
Tous restent là, les bras en haut ;
Alors, dans le morne silence,
On entendit sur l'échafaud :

« J'ai trois enfants, Jacques, une femme ! »
Jacques un instant le regarda :
« C'est juste ! » dit cette bonne âme,
Et dans la rue il se jeta.

V

Ah ! ton nom, ton vrai nom, que ma voix le répande,
Toi que j'appelai Jacques, ô brave compagnon !
Inconnu, qui portais une âme douce et grande,
Pour l'honneur du pays, héros, dis-moi ton nom !

Sommes-nous au-dessous des temps de barbarie !
Les tiens dans ton hameau ne t'ont point rapporté !
Ils ne t'ont point nommé saint de leur confrérie !
Les rimeurs se sont tus ! l'orgue n'a point chanté !

Des amis, un surtout, pleurant ton cadavre,
Quelques mots du journal, voilà ton seul honneur :
Honte à qui voit le mal sans que le mal le navre,
Ou qui voyant le bien n'est ivre de bonheur !

LA HARPE

Sur les rochers noirs de l'Arvor,
La harpe se taisait, la belle harpe d'or.

Elle gisait là sous les nues,
Son corps tout entr'ouvert et ses cordes rompues.

Hélas ! à voir tant de malheur,
Je sentis de pitié se fendre aussi mon cœur,

Et, pleurant, j'arrachai la fibre,
Cette fibre d'amour qui dans moi toujours vibre ;

Puis sur la harpe, j'attachai
Le nerf mélodieux de mon cœur arraché.

Tour à tour, plaintive et joyeuse,
Elle sonne à présent, cette bonne chanteuse.

Çà donc ! ma harpe, à vos chansons,
Et qu'un peu de bonheur entre dans nos maisons !

LA LICORNE

Portrait de la Licorne

Merveilleux animaux, cerfs aux ramures d'or,
Vous, dragons écaillés veillant sur un trésor,
Oiseaux devins, poissons dont la voix étouffée
Eclatait pour répondre à la voix d'une fée,
Etres évanouis, chers aux bardes anciens,
Vous viviez dans leurs vers, renaissiez dans les miens !

Au féérique troupeau, je mêle la licorne,
Cette fille des monts d'où sortit pour l'Arvor
L'idiome sacré que nous parlons encor :
Là, sur l'Himalaya, près du Gange sans borne,
Celle qui sur le front a pour arme une corne
Errait libre, sauvage, hostile à l'éléphant.
La trompe en vain bravait le glaive triomphant,
Car l'animal subtil, près de se mettre en guerre,
Aiguisait avec art son arme sur la pierre.
Puis elle revenait sous le rameau béni
Où le ramier paisible avait posé son nid,
Et, fermant ses yeux clairs, se couchant sur la mousse,

Heureuse, elle écoutait roucouler la voix douce.

Belle innocence, tu charmais
Celle que le méchant n'épouvanta jamais ;
Ta faiblesse domptait seule la noble bête :
Sous la main d'un enfant elle courbait la tête.
La vierge qui pleurait sous d'odieux soupçons
S'écriait : « Chassez-moi des temples, des maisons !

Sous l'arbre où le ramier gémit est mon refuge,
La licorne sera mon juge :
Coupable, de son glaive elle ouvrira mon cœur ;
Pure elle me suivra comme on suit une sœur. »

De la jeune Vali pareille fut l'histoire :
Vierge à la peau dorée ; à la prunelle noire,
Ses cheveux reluisaient blondis par les safrans,
Couleur que l'Inde envie à la terre des Franks...
Et sous ses lèvres de l'ivoire !

LETTRE

Mes amis, est-il vrai que les absents ont tort ?
Ce mot triste jamais n'entrera dans mon livre :
Car, tous mes chers absents, en moi je les sens vivre,
Et plus d'un, qui n'est plus, pour mon cœur n'est pas mort.

De cet humble village aux nobles tuileries,
Ainsi, nos souvenirs s'échangeront toujours ;
Parfois, vous mêlerez mon nom à vos discours,
J'emplirai de vos vers mes longues rêveries.

Et, si le grand Paris avec vous m'est rendu,
Nos pensers se joindront sans effort, sans lacune :
Tels de sages causeurs se quittant à la brune
Reprennent au matin l'entretien suspendu.

DANS UNE EGLISE

Argol, en Cornouaille.

La fleur de poésie éclôt sous tous nos pas,
Mais la divine fleur, plus d'un ne la voit pas.
Dans cette pauvre église, à l'heure du silence
Où seule devant Dieu la lampe se balance,

Un vieillard appuyé sur la grille du chœur,
 Les yeux baissés, priait du profond de son cœur,
 Et mes pas, qui troublaient les échos d'arche en arche,
 Ne firent point lever les yeux du patriarche.
 Puis, au bas de la nef où j'allais observant,
 A genoux à côté de ses livres d'enfant,
 Un petit villageois de six ans, d'un air d'ange,
 Les mains jointes priait aussi... concert étrange !
 « Sous cette lampe pâle et par ce froid brouillard,
 Quel sombre désespoir tient courbé ce vieillard,
 Et quel beau rêve d'or et d'azur, me disais-je ;
 Eloigne de ses jeux l'enfant au front de neige ?
 Du vieillard, de l'enfant, lequel t'a mieux touché,
 Beau Christ aux bras ouverts de la voûte penché ?
 Quelle fleur en parfums plus suaves s'exhale,
 Seigneur, — la fleur du soir ou la fleur matinale ! »

LA CHANSON DE MARIE

Hélas ! je sais un chant d'amour
 Triste et gai tour à tour.

Cette chanson douce à l'oreille
 Pour le cœur n'a point sa pareille.
 Hélas ! je sais un chant d'amour
 Triste et gai tour à tour.

J'avais douze ans, lorsqu'en Bretagne
 Je l'entonnai sur la montagne.
 Hélas ! je sais un chant d'amour
 Triste et gai tour à tour.

Toujours le beau nom de Marie
 Se mêle au nom de ma patrie.
 Hélas ! je sais un chant d'amour
 Triste et gai tour à tour.

Avec un air, une parole,
 Ainsi l'exilé se console.

Hélas ! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

Ce chant qui de mon cœur s'élève
D'où vient qu'en pleurant je l'achève ?
Hélas ! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

Bienheureux les pâtres, mes frères,
Et les oiseaux de nos bruyères !
Hélas ! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

LE LABOUREUR OUVRIER

Quand l'ancien laboureur retourna de la ville,
L'automne souriait dans un ciel radieux,
Bien des oiseaux chantaient sur la branche immobile,
La joie était sur terre et la paix dans les cieux.

Lui, son œil était sombre et son visage pâle,
Ses rustiques cheveux n'entouraient plus son front,
Sous sa blouse en lambeaux, tout flétri par le hâle,
Il cheminait courbé, comme sous un affront.

Pourtant, on l'avait vu, dans ces bois, ces prairies,
Au milieu des grands bœufs bondir, léger chevreau,
Mieux qu'un oiseau chanter ses jeunes rêveries,
Et des lutttes rentrer en triomphe au hameau.

A vingt ans, désigné pour porter la bannière,
Cette épreuve alarmait sa mère avec raison ;
Mais sous l'énorme poids que sa marche était fière !
Ses reins ne ployaient pas : jeune et nouveau Samson !

Et deux yeux noirs brillaient dans un rose veuvage,
Ils se levaient de loin vers le noble vainqueur :
Le drap d'or s'inclina doucement au passage
Et le salut muet s'échangea dans leur cœur.

Le reconnaîtrez-vous, ô taillis, ô fontaines,
 Croix de pierre où parfois il pria à genoux ;
 Ouvrier déformé par ses courses lointaines,
 Hommes de son pays, le reconnaîtrez-vous ?

Il voit un laboureur qui mène sa charrue.
 Un ami ; sur la route, il murmure envieux :
 « — Son front n'a pas un pli, sa force s'est accrue ;
 Qu'il va dans son bonheur calme et majestueux !

Ainsi tous ils viendront à la messe, dimanche,
 Dans l'église apportant une fraîcheur des bois ;
 Leur habit sera blanc, leur âme sera blanche :
 Pour chanter le *Credo*, tous n'auront qu'une voix.

Et, de tous entouré, le prêtre dans sa chaire
 Proclamera les noms qui vont s'unir demain :
 Ah ! s'il doit vous nommer, ô vous qui m'étiez chère,
 Que j'expire à l'instant, ici, sur le chemin !...

Mais, d'abord, sois ici maudite, ville infâme,
 Toi qui me détournas de mes premiers penchants ;
 Usine, qui flétris mon corps avec mon âme :
 Vous par qui j'ai perdu le simple amour des champs ! »

Voilà dans quelle angoisse il gagna sa chaumière
 Où sa mère filait, bien affaiblie, hélas !
 Troublée, elle hésita, la pauvre filandière ;
 Mais son cœur s'éveillant, elle ouvrit ses deux bras.

Longtemps, elle ferma sur lui la douce chaîne,
 Puis, leurs pleurs répandus et leurs cœurs soulagés,
 Elle ouvrit bruyamment un grand bahut de chêne
 Où brillaient des habits avec amour rangés :

La braie aux larges plis, orgueil de la Cornouaille,
 Le surtout d'un bleu clair brodé sur chaque pan,
 La ceinture de cuir qui tient ferme la taille,
 Le chapeau large orné d'une plume de paon.

« — Vois-tu les ornements, mon fils, de ton bel âge ?
J'allais, soir et matin, visiter ce trésor,
Sur les jeunes habits penchant mon vieux visage ;
Et sur eux je pleurais et je pleurais encor !

Demain, réveille-toi dans toute ta noblesse !
Bien des yeux en passant se tourneront vers nous :
Mon fils, que tu seras superbe à la grand'messe !
— Que je serai joyeux, ma mère, près de vous ! »

LES MOISSONNEURS

Lorsqu'un nuage épais, vers le temps des moissons,
Vient recouvrir la ville et fond sur les maisons,
Quand la grêle bondit sur les toits ; quand la rue
Roule une onde fangeuse incessamment accrue,
Observant à l'abri l'orage et ses dangers,
Aux tristes campagnards, citadins, vous songez.
Leur malheur est le vôtre. Oui, vous cherchez d'avance
Comment le métayer paîra sa redevance ;
Le pauvre avec frayeur prévoit l'hiver prochain,
Et l'on parle déjà de la cherté du pain. —

Hommes mûrs et vieillards, jeunes gens, jeunes filles,
Tous ils étaient venus, armés de leurs faucilles,
Dès la pointe du jour, un jour limpide et bleu,
Et que l'ardent soleil bientôt rougit de feu.
Jusqu'à midi sonnait leurs bras forts et superbes
Ont abattu les blés vite formés en gerbes ;
Mais les rires, les mots joyeux et les chansons
Animaient au travail et filles et garçons ;
En fauchant les épis, en liant les javelles,
Les défis s'échangeaient et les tendres querelles :
— Renouez vos cheveux, ô Lilèz, et chantez !
— Héléna, tous mes chants sont à vous ; écoutez !

LILÈZ

« Ma barbe est blonde encor, je ne suis qu'un jeune homme :
Parmi les moissonneurs pourtant on me renomme :

Quand je vais près de vous, Léna, coupant le blé,
Mon ardeur, je le sens, et ma force ont doublé.

« Avec vous dans les bois que ne suis-je fauvette !
On vivrait, belle enfant, sans peur de la disette.
Bienheureux les oiseaux ! ils ne travaillent pas
Et trouvent en chantant leurs faciles repas.

« Moi, j'ai les yeux tournés vers certaine chaumière :
Sortirez-vous enfin, madame la fermière ?
Vous si charmante à voir quand vous venez à nous
Avec les plats fumants, le cidre frais et doux ! »

A peine il achevait ces plaintes émouvantes,
Que parut la fermière avec ses deux servantes ;
Soudain, trêve aux chansons ; mais pour quelques instants,
N'en remuaient pas moins les langues et les dents.
A l'ombre, ils savouraient, couchés sur l'herbe épaisse,
La succulente odeur de la soupe de graisse,
Le lard sur le pain noir fondant et la liqueur
Qui rafraîchit la bouche et ravive le cœur.
Ensuite un bon sommeil. Puis, d'un nouveau courage,
Sur les épis sonnants recommença l'ouvrage.
Les dos étaient courbés, mais un lointain brouillard
Par moments soulevait l'œil de plus d'un vieillard :
« — A l'œuvre, mes enfants, à l'œuvre ! » — Et sans relâche !
Le front tout en sueur, chacun pressait sa tâche.
L'orage, cependant, et plus sombre et plus lourd,
Comme un dôme pesait sur l'église du bourg,
De ses flancs s'échappaient de longs éclairs bleuâtres
Qui faisaient fuir au loin les troupeaux et les pâtres ;
De larges gouttes d'eau tombaient ; les moissonneurs
N'ayant plus qu'un recours, le Seigneur des Seigneurs,
Par le sable volant leurs figures souillées,
Se mirent à gencux sur les gerbes mouillées ;
Leurs faucilles gisaient éparses devant eux ;
Les mains jointes, ainsi parlaient ces malheureux.

LA FERMIÈRE

Oh ! perdre en un moment le travail d'une année !
Voir languir dans la faim toute la maisonnée !

Pauvres petits enfants, avec quoi vous nourrir ?
O mes chers innocents, nous n'avons qu'à mourir.

LE FERMIER

Oui, mourir, le courage ici manque au plus ferme.
Vienne l'automne, hélas ! comment payer ma ferme ?
Ah ! dans ce champ maudit, quand mes mains l'ont bêché,
Sans doute, j'arrivais chargé d'un grand péché.

L'AÏEUL

Non, vivez, ô mon fils, Dieu même vous l'ordonne.
Il rend ce qu'il a pris, il châtie et pardonne.
Dans ce malheur commun, seul, je vois bien ma part :
C'est à moi de mourir, inutile vieillard.

Le vieillard désolé se tut, car sur sa tête
Dans toute son horreur mugissait la tempête :
Le tonnerre éclata !... Mais aussitôt dans l'air
Par trois fois l'*Angelus* tinta paisible et clair ;
Un de ces rayons d'or qui précèdent les anges
Illumina le ciel ; puis, changements étranges !
Comme il était venu, le nuage pesant
Du côté de la mer et vers l'ouest s'avancant,
On vit, nouveau déluge, on vit ses eaux troublées
Tomber, tomber à seaux dans les ondes salées ;
Tous les monstres marins hors des flots bondissaient,
Et sur les blonds épis les moissonneurs dansaient.

LILÈZ

« Il faut chanter le blé ! Jeunes gens, jeunes filles,
Elevez sur vos fronts et frappez les faucilles !
Le blé fait vivre l'homme : amis, en son honneur
Entonnons devant Dieu le chant du moissonneur.

« C'est un présent divin. Durant les mois de neige,
Dans ses flancs maternels la terre le protège ;

Puis, quand brillent les fleurs, elle montre au grand jour
Celui qu'elle nourrit neuf mois avec amour.

« Un mendiant m'apprit jadis un grand mystère :
Le grain est fils du ciel, cet époux de la terre ;
Pour le faire grandir tous deux n'épargnent rien :
Votre enfant le plus cher n'est pas soigné si bien.

« Si la tige au printemps languit frêle, épuisée,
Comme un lait bienfaisant s'épanche la rosée,
Et des souffles légers comme les papillons
Le bercent mollement dans le creux des sillons.

« Pour apaiser sa soif ardente, les nuages
S'assemblent : quels flots d'or nous versent les orages !
Puis le ciel, appelant d'un beau nom le soleil,
Dit : « Séchez le froment, ô mon astre vermeil !
« Ainsi mûrit le blé, divine nourriture,
Ce frère du raisin, boisson joyeuse et pure ;
Dieu même a consacré le céleste présent :
— Mangez, voici ma chair ; buvez, voici mon sang. »

LES MOISSONNEURS

« Honneur, honneur au blé ! Trois fois, garçons et filles,
Faisons reluire en l'air et sonner les faucilles ! »

Et tous, jusqu'aux vieillards un moment rajeunis,
Chantaient, et sous leurs pieds bruissaient les épis.
Le dimanche suivant, une gerbe votée
A l'église du bourg en pompe était portée,
Et le prêtre disait, la posant sur l'autel :
« Gloire et remerciement à l'ange Gabriel ! »

LE JARDINIER

I

Lorsqu'un soir Geneviève entra dans le jardin,
Sans bruit et sans effort la clef tourna soudain,

Douce, elle s'avança par les routes sablées,
 Et le linot chantait gaîment sur les allées :
 Prophète de bonheur, musicien de Dieu,
 Il semblait annoncer la maîtresse du lieu.
 D'un village voisin, à la fin d'un dimanche,
 Le visage enfermé sous une cape blanche,
 Veuve, elle venait voir un ami, son parent,
 Veuf aussi, sans famille, esprit morne et souffrant ;
 Qui s'animait un peu, lorsque, par sa visite
 Elle éclairait l'enclos que tout seul il habite.
 Il sourit à la voir. Surmontant ses douleurs,
 Il lui montra longtemps et ses fruits et ses fleurs,
 Puis ils vinrent s'asseoir dans un coin du parterre,
 Aux marches d'une chambre en deuil et solitaire.

II

C'était un frais jardin entouré d'un grand mur,
 Et dont le jardinier, vert encor bien que mûr,
 Avait nom Joasin : les pêches et les poires,
 Les vignes d'où pendaient de longues grappes noires,
 De riches espaliers, un puits large et profond
 Dont les seaux en été ne trouvaient pas le fond
 En faisaient un délice ; et quand, l'après-dînée,
 De ses nombreux enfants, la dame environnée
 De la ville arrivait, et que par le pourpris
 Volait l'essaim joyeux, c'était un paradis.
 Là le bon jardinier, heureux avec sa femme,
 Vécut longtemps ; l'un d'eux trop tôt dut rendre l'âme ;
 A son mari penché sur le bord de son lit,
 En mots entrecoupés, pâle et froide, elle dit :
 « Je meurs, en vous laissant presque une autre moi-même.
 « Adieu ! pour bien l'aimer, prenez celle que j'aime.
 « Je meurs !... » Ah ! de quelle autre, à son dernier moment,
 Parlait-elle ? Or, voici, passé l'enterrement,
 Les mois de deuil passés, que sous les murs plus d'une,
 Désireuse d'entrer, rôdait après la brune.
 Mais la clef venait-elle à tourner, une voix,
 Des logis d'alentour bien connue autrefois,
 Aigre, aiguë et pareille à la voix de l'épouse,

Tout à coup éclatait, menaçante et jalouse !...
 Ou peut-être la voix de celles qui l'aimaient
 En vain, et devant qui les portes se fermaient.
 Donc, le bon jardinier se remit à l'ouvrage,
 Tâchant, grâce au travail, de reprendre courage ;
 Sarclant, bêchant toujours ; toujours la serpe en main,
 Pour émonder la vigne ou tailler le jasmin ;
 Sans relâche, il allait de la serre aux charmilles,
 Fléau des limaçons, destructeur des chenilles,
 S'oubliant tout le jour, et réjouit le soir
 De voir ses belles fleurs briller sous l'arrosoir.
 Pourtant, il se disait, ce cœur simple et fidèle :
 « Quoi ! toujours seul ici ! De qui donc parlait-elle ? »

III

Or, Geneviève, un soir, rentra dans le jardin,
 Et, la voyant, le veuf en tressaillit soudain :
 Un vieillard, son aïeul, qui, d'une âme aumônière,
 Recueillit, pauvre enfant, la morte en sa chaumière,
 Un vieillard la suivait... Si tard ! dans quel dessein ?
 Nulle voix dans l'enclos ne troubla Joasin ;
 La clef tourna sans bruit ; sous son toit de ramure
 Le linot, s'éveillant, reprit son gai murmure ;
 D'eux-mêmes dans l'air pur frissonnaient les lilas ;
 On vit la mouche à miel reboire au chasselas,
 L'eau du puits bouillonner comme par un prodige,
 Et les fleurs qui dormaient s'entr'ouvrir sur leur tige.
 Harmonieux accords ! Le jardinier comprit.
 Le calme d'alentour entra dans son esprit.
 Oui, celle qui venait sous cette noble escorte,
 Était bien celle-là que désignait la morte.
 Il regarda, joyeux, Geneviève et l'aïeul,
 Et dit : « Dieu soit loué ! je ne serai plus seul. »

MA CHAUMIERE

Si jamais vous cherchez la maison du poète,
 Près du clocher du bourg ma rustique retraite

S'abrite, et devant moi, sous leur tertre allongés,
 Silencieux amis, les morts dorment rangés.
 Creusée avant le jour, une fosse béante
 Trop souvent, au réveil me glace d'épouvante ;
 Puis j'entends un corps lourd rouler dans ce trou noir,
 Et ce sont à l'entour des cris de désespoir...
 Soudain avec horreur ma fenêtre se ferme,
 Et j'unis ma prière aux sanglots de la ferme.

* * *

Mais pour le catéchisme, allègres, triomphants,
 Blonds essaims des hameaux, arrivent les enfants ;
 Ou l'on sonne un baptême, et la noble marraine
 Sous le porche gothique entre d'un pas de reine ;
 Si c'est un jour de noce, alors pourpoints nouveaux
 Et robes d'écarlate inondent les tombeaux,
 Et coups de feu lointains, musettes toutes proches
 Rivalisent de bruit avec le bruit des cloches :
 Ainsi, joie et douleur, je connais tout du sort,
 J'ai devant ma maison et la vie et la mort.

L'ELEGIE DE LA BRETAGNE

I

Silencieux men-hirs, fantômes de la lande,
 Avec crainte et respect dans l'ombre je vous vois !
 Sur nous descend la nuit, la solitude est grande ;
 Parlons, ô noirs granits, des choses d'autrefois.

Quels bras vous ont dressés à l'occident des Gaules ?
 Géants, n'êtes-vous pas fils des anciens géants ?
 Une mousse blanchâtre entoure vos épaules,
 Pareille à des cheveux nés depuis des mille ans.

Immobiles rêveurs, sur vos landes arides
 Vous avez vu passer tous les hommes d'Arvor :

Dans leurs robes de lin les austères druides,
Les *brenn* étincelants avec leurs colliers d'or;

Puis les rois et les ducs sous leurs cottes de mailles,
Les ermites cachés à l'ombre des taillis,
Tous les saints de Léon, tous les saints de Cornouailles,
Et du pays de Vanne et des autres pays.

De l'orgueilleux César à la bonne Duchesse,
Sur les envahisseurs vous avez vu courir
Ceux dont la liberté fut la seule richesse,
Et qui, brisant leur joug, criaient : *Plutôt mourir!*...

Jours anciens, jours sacrés ! Alors, puissantes gardes,
S'élevaient de grands bois autour des grands châteaux ;
Les salles résonnaient aux voix mâles des bardes,
Et la voûte des bois aux concerts des oiseaux.

Les châteaux sont détruits et nue est la campagne,
Des chanteurs sans abri les accords ont cessé ;
L'ardent souffle s'éteint au cœur de la Bretagne,
Et partout l'intérêt jette un souffle glacé.

Sortez d'entre les morts, hommes des anciens âges !
Mettez-en nous la force et les simples penchants !
Ah ! plutôt que vieillir, conservez-nous sauvages,
Comme aux jours où les cœurs s'animaient à vos chants !

Moi, je dévoue encore aux divines colères
Les profanations de cet âge insensé,
Avare destructeur des chênes séculaires
Et des sombres granits, ces témoins du passé !...

II

Ah le grand destructeur arrive ! Sous la nue
Une lourde vapeur annonce sa venue :

C'est un dragon de fer, un monstre aveugle et sourd,
Sans ailes, — ce dragon ne vole pas, il court ;

Sur son chemin uni roulant comme une meule,
Il va, plein d'un brasier qu'il vomit par sa gueule ;

Esclave obéissant, mais, dans un brusque ennui,
Brûlant les insensés qu'il emporte après lui...
Ah ! si tu veux garder pure ton étamine,
Aux plus profonds ravins cache-toi, blanche hermine !

Sur le chaume rustique et la tour du manoir,
Drapeau de nos aïeux, flotte encor, drapeau noir !

O race des Bretons, vouée à la souffrance,
Nous n'avions pas de mot pour dire l'espérance ;

Le dernier de nos jours penche vers son déclin :
Voici le dragon rouge annoncé par Merlin ! —

Il vient, il a franchi les marches de Bretagne,
Traversant le vallon, éventrant la montagne,

Passant fleuves, étangs, comme un simple ruisseau,
Plus rapide nageur que la couleuvre d'eau :

Il a des sifflements ! Parfois le monstre aveugle
Est le taureau voilé dans l'arène et qui beugle :

Quand s'apaise la mer, écoutez longuement
Venir sur le vent d'est le hideux beuglement !...

III

C'est le grand ennemi ! Pour aplanir sa voie,
Men-hirs longtemps debout, chênes, vous tomberez !
L'ingénieur vous marque et l'ouvrier vous broie :
Tombez aussi, tombez, ô cloîtres vénérés !

L'artiste couperait ses deux mains, nobles pierres,
Avant de mutiler ce qu'on ne refait pas ;
Mais cloîtres et donjons, autels, sont des carrières
Pour ces froids constructeurs qui n'ont que leur compas.

De la tombe d'Arthur, ils feraient une borne !
 Ils n'ont plus de patrie, et l'argent est leur dieu ;
 L'usine leur sourit, — enfer d'un peuple morne,
 Hébété par le bruit, desséché par le feu.

Adieu les vieilles mœurs, grâces de la chaumière,
 Et l'idiome saint par le barde chanté,
 Le costume brillant qui fait l'âme plus fière...
 — L'utile a pour jamais exilé la beauté.

Terre, donne aujourd'hui tout ce que tu peux rendre !
 Le laboureur n'est plus un ami, c'est un roi ;
 Sous l'ombrage en rêveur, il n'ira plus s'étendre :
 Le pur amour des champs, on ne l'a plus en soi

Bientôt ils descendront dans les places des villes
 Ceux qui sur les coteaux chantaient, gais chevriers,
 Vendant leurs libres mains à des travaux serviles,
 Villageois enlaidis vêtus en ouvrier..

O Dieu, qui nous créas ou guerriers ou poètes,
 Sur la côte marins et pâtres dans les champs,
 Sous les vils intérêts ne courbe pas nos têtes,
 Ne fais pas des Bretons un peuple de marchands !

Nature, ô bonne mère, éloigne l'Industrie !
 Sur ton sein laisse encor nos enfants s'appuyer !
 En fabrique on voudrait changer la métairie :
 Restez, sylphes des bois, gais lutins du foyer !

La Science a le front tout rayonnant de flammes,
 Plus d'un fruit savoureux est tombé de ses mains :
 Eclaire les esprits sans dessécher les âmes,
 O bienfaitrice ! Alors viens tracer nos chemins.

Pourtant ne vante plus tes campagnes de France !
 J'ai vu, par l'avarice ennuyés et vieillis,
 Des barbares sans foi, sans cœur, sans espérance,
 Et, l'amour m'inspirant, j'ai chanté mon pays.

Vingt ans je l'ai chanté!... Mais si mon œuvre est vaine,
Si chez nous vient le mal que je fuyais ailleurs,
Mon âme montera, triste encor, mais sans haine,
Vers une autre Bretagne en des mondes meilleurs!

LA VIE DE CAMPAGNE

Autour du cercle de l'année,
Mobiles et dansants, je laisse aller mes vers,
Qu'ils passent tout transis sous le vent des hivers
Ou des lilas d'avril la tête couronnée.
C'est, morose ou joyeuse, à l'air, dans les maisons,
La vie à la campagne en toutes les saisons.
Viendra l'automne pâle en rêvant inclinée...
L'été brille, courons dans les blés jaunissants!
Je laisse aller mes vers mobiles et dansants
Au tour du cercle de l'année.

LA LAMPE DE TULLIE

I

Belle voie Appienne, ô route des tombeaux!
Sous le brûlant soleil, et la nuit, aux flambeaux,
Quel pieux voyageur aux campagnes latines
N'est venu lentement errer dans tes ruines,
Ou de loin, sous les pins d'une sombre villa,
N'a salué la tour blanche de Métella?
Moi-même, j'ai souvent rêvé sous tes décombres;
Mais mon pied attentif n'y troubla point les ombres.
Plus d'un pâtre m'a vu dans l'herbe agenouillé;
Mon bâton n'a jamais sous les marbres fouillé.
Aux curieux malheur, et malheur aux avarés,
Cent fois plus que les Huns, les Vandales barbares!
Les morts ne peuvent plus sommeiller en repos;
On disperse leur cendre, on emporte leurs os.

Les ornements sacrés des chambres sépulcrales,
 Leurs lampes, leurs trépieds, les urnes lacrymales,
 Vont se suspendre aux murs de grossiers amateurs.
 Les héros sont en proie à des profanateurs.
 Rome fait un musée avec ses catacombes.
 Même mon vieux pays perd le respect des tombes :
 Des mains sous les menhirs volent, guerriers d'Arvor.
 Vos haches de silex et vos bracelets d'or !

II

Ces crimes sont anciens. Quand, pontife suprême,
 Sixte quatre portait le triple diadème,
 Dans la nuit, un savant du collège romain,
 Suivait, noble Appius, ton antique chemin.
 Deux serviteurs, vêtus comme lui d'une robe
 Dont l'immense capuce aux regards les dérobe,
 L'escortaient. Arrivé non loin de Métella,
 Le vieillard s'arrêtant dit aux jeunes : « C'est là ! »
 Et leurs pieux, leurs leviers brisèrent avec rage
 Le dur ciment romain encor durci par l'âge.
 Un marbre se leva sous leurs triples efforts.
 Eux, comme des larrons, dans ce palais des morts
 D'entrer !... Sous la lueur d'une lampe d'opale
 Une femme dormait, dormait calme, élégante et pâle,
 Des roses à la main et souriante encor,
 Et ses longs cheveux noirs ornés d'un réseau d'or.
 Sur la couche d'ivoire artistement polie
 Étaient gravés ces mots : *A ma fille Tullie.*
 Le vieillard défaillit à ce glorieux nom :
 « Fille de Tullius ! amour de Cicéron ! »
 Il sentait près de lui l'ombre de ce grand homme,
 Dans la morte, il voyait le symbole de Rome.

III

Après quinze cents ans, oui, dame, c'était vous !
 A l'heure de donner un fils à votre époux,
 La mort vint menaçante, et votre illustre père
 Voyait fuir avec vous son étoile prospère,

Les plus savants de Cos arrivent à sa voix.
 Puis, mandant un exprès au pays des Gaulois :
 « Bon Divitiacus, pontife des Druides,
 A la vie, à la mort, ô sage, tu présides !
 Tu lis dans les secrets du temple de Bangor ;
 La nature t'ouvrit son magique trésor ;
 Tu sais l'herbe vitale et la plante mortelle...
 Or, ma fille se meurt, et je meurs avec elle !
 Hôte de Cicéron, noble ami de César,
 A ton enclos royal est un rapide char,
 Hâte-toi ! L'Apennin est encor blanc de neige,
 Mais l'homme bienfaisant, un esprit le protège.
 O mage ! ô saint druide ! ô grand chef éduen !
 Tout le savoir des Grecs pâlit devant le tien ! »

La fille du consul, Tullia, gisait morte.
 L'enchanteur se hâta, mais déjà sous la porte

IV

Aux bois de Tusculum, près d'un antre isolé,
 Avec son livre errait le père désolé :
 « O fille vertueuse ! ô femme de génie !
 La mort ne t'aura pas tout entière bannie !
 Le marbre de Paros et l'art athénien
 Garderont ton beau nom immortel près du mien.
 Le sanctuaire pur que mon amour te dresse
 Aux regards des Romains va te faire déesse ;
 Quand le passant lira : *Tulliolæ meæ*,
 Un nouveau signe au ciel pour toi sera créé. »

Le prêtre respecta ces éloquents larmes,
 Mais Tullia semblait vivante par des charmes :
 Enfin, le monument superbe étant construit,
 L'archidruide seul s'y renferma la nuit ;
 La morte, il l'étendit sur la couche d'ivoire,
 Couvrit d'un réseau d'or sa chevelure noire,
 Et suspendit brillante au funèbre séjour
 La lampe qui ne meurt jamais comme l'amour...

Elle vivrait encore, ô vieillard sacrilège,
 Savant, si tu n'étais sorti de ton collège !
 Mais tu touchais à peine à ce corps surhumain,
 Qu'en poussière il tombait indigné sous ta main !
 Et par l'art des Gaulois cette lampe allumée
 Sous tes yeux indiscrets s'exhalait en fumée.

V

Antiquaires, respect à ma tombe ! Pourquoi
 Troubler qui ne peut rien emporter avec soi,
 Hors quelques verts écrits dans le dernier délire ?
 Le poète aujourd'hui n'a plus même une lyre...
 Il chante cependant ! Loyal dispensateur,
 Son vers sacre le bon, flétrit le malfaiteur :
 O vers ! soyez bénis, vers trempés dans nos larmes !
 Arme noble et puissante entre toutes les armes,
 Belle arme protectrice, aux champs, dans la cité,
 Je te porte toujours vibrante à mon côté !

 ROSILY
XVI^e SIÈCLE

I

Je laisse pour un jour les pêcheurs et les pâtres,
 La ferme où, tout enfant, par les landes verdâtres
 J'accourais, visitant et l'aire et le lavoir,
 Les grands bœufs étendus dans la crèche le soir,
 Les ruches du courtil, l'âtre où le grillon crie,
 Et, doucement assise à son rouet, Marie.
 Adieu pour aujourd'hui les robustes lutteurs,
 Les combats des conscrits, les travaux des mineurs ;
 J'entre en nos vieux manoirs ; il est sous leurs décombres
 Bien des fleurs à cueillir ou brillantes ou sombres.
 Cyprien chevalier, mais pauvre, avait vingt ans.
 Sous les murs d'un manoir, un matin de printemps,

Il errait par le pré, cueillant des églantines,
Et de frais boutons d'or et de blanches épines,
Et, tout en les cueillant, il mêlait dans les fleurs
Aux gouttes du matin les gouttes de ses pleurs ;
Parfois, il les portait humides à ses lèvres
Où des nuits d'insomnie avaient marqué leurs fièvres,
Et ses regards voilés, des mots de désespoir,
Allaient de la prairie aux portes du manoir....
Enfin, d'un ruban jaune (et dans tous nos villages
C'est la couleur encor du deuil et des veuvages)
Il noua son bouquet ; puis, non loin du château,
Songeant qu'un plus heureux l'en chasserait bientôt,
Entra dans la chapelle, et sous une relique,
Sur un coffre il posa son bouquet symbolique.
Ah ! les fleurs d'églantier, les boutons d'or si frais,
Tristement entourés de feuilles de cyprès,
C'étaient tous ses espoirs de jeunesse première
Qu'il venait déposer comme sur une bière !
Coffre saint mutilé par le fer et le feu,
Lorsque les dissidents qui croyaient servir Dieu
Foulèrent sous leurs pieds les dépouilles bénites :
Os blanchis de martyrs, de recluses, d'ermites.
Un vieillard qui suivait vit le doux chevalier,
Et vint tout près de lui, pâle, s'agenouiller.
« Oui, mon vieux serviteur, fais que Dieu me bénisse !
Pour elle aussi prions... Jésus, quel sacrifice ! »
Et tous deux les voilà priant sur les pavés,
Sous leurs cheveux pendants leurs yeux au ciel levés,
Et maître et serviteur, et vieillard et jeune homme :
Toi qui rapproches tout, c'est Douleur qu'on te nomme !

II

La fille du manoir disait, le même jour :
« Ma mère, cette preuve encor de votre amour !
Mon esprit s'est créé peut-être une chimère ;
Mais voyez ma faiblesse, et plaignez-là, ma mère.
Ce jour, dans tous les temps, me fut un jour fatal.
Pour vous comme pour moi, je redoute un grand mal.

Toutes vos volontés sont les miennes, Madame,
 Donnez à qui vous plaît et ma main et mon âme,
 Mais qu'il vienne plus tard, dans quelques jours... demain.
 — C'est assez. La noblesse et toute la famille
 Et tous les domaniers sont arrivés, ma fille :
 Déjà même le prêtre est dans la salle, en bas ;
 Il n'est qu'un seul absent dont je ne parle pas.
 Rosily, vous savez l'usage de Bretagne :
 Devant le fiancé doit s'enfuir sa compagne ;
 Trouvez donc un endroit bien sombre où vous cacher,
 Et que le jour entier se passe à vous chercher.
 Ma fille, qu'à présent votre cœur me pardonne,
 Croyez bien, Rosily, que votre mère est bonne...
 Mais on heurte au portail et j'entends le sonneur :
 Fille des anciens ducs, songez à votre honneur ! »

L'époux et ses amis, comme une meute ardente,
 Ont empli le manoir ; mais la biche prudente,
 Devançant les limiers aux sauvages abois,
 Fuyait vers un abri plus sûr que ceux des bois.
 Pêle-mêle, ils couraient, nobles, vassaux, vassales,
 Visitant les paliers, les tourelles, les salles,
 Et les granges enfin, l'étable des fermiers :
 La biche défiait le flair prompt des limiers ;
 La nuit était venue, on la cherchait encore ;
 Cent voix, cent voix criaient au lever de l'aurore ;
 Trois jours sur les viviers, sur les puits se penchant,
 La mère désolée appela son enfant.

III

« Sous ses habits de deuil, morne et la tête basse,
 Où va donc ce vieillard ? — Oh ! de grâce, de grâce,
 Mes amis, suivez-moi ! C'est la messe des morts
 Pour l'enfant qui d'un ange avait l'âme et le corps :
 Le cercueil vide est là, couronné d'immortelle.
 Oh ! celle que mon maître aimait, où donc est-elle ?...
 Chut ! Près du coffre noir voici le chevalier.
 Perdu d'esprit, sans cesse il y revient prier,
 On dit la messe. »

Hélas ! une messe funèbre,
Et comme rarement une église en célèbre.
Point de chants, des sanglots ; mais, debout à l'autel,
Quand le prêtre élevait le froment immortel,
Un cri part de la nef, et le jeune homme embrasse
Un ruban qui sortait des fentes de la châsse ;
Puis, levant le couvercle, il montre tout en pleurs
La vierge dont la main tient un bouquet de fleurs :
Elle semblait dormir sous cette froide planche :
Douce comme ses fleurs, comme elles pure et blanche.
Ainsi, dans son danger, sans chercher d'autre lieu,
Son asile certain fut la maison de Dieu ;
Et le triste bouquet peut-être à la colombe
Indiqua l'autre abri qui dut être sa tombe !
Mais au coffre fatal qui devait l'engloutir
Sans peur est-elle entrée et pour n'en plus sortir ;
Ou, malgré ses efforts, le couvercle rebelle
Impérieusement se ferma-t-il sur elle ?
Mystère où chaque esprit se perdait confondu !
De l'autel cependant le prêtre descendu,
Au cercueil qui l'attend fait déposer la vierge ;
Aux quatre angles l'amant place lui-même un cierge ;
Puis, sentant d'ici-bas son âme s'en aller,
Dans un hymen céleste il voulut l'exhaler :
Dans sa main déjà froide, il prit la main glacée,
Et, calme, il trépassa près de la trépassée.

IV

Aux cœurs bien aimants nos regrets.
Telle fut à vingt ans leur couche nuptiale ;
La Mort seule en fit les apprêts ;
Pour rappeler leurs noms, la pierre sépulcrale
Montrait entrelacés une rose, un cyprès.
Quel voyageur, lisant ces deux noms sur la dalle,
Ne rêve, et dans son cœur ne prend encor le deuil ?
O doux roman ! des fleurs, un ruban, un cercueil.

LES PECHEURS

LE CHANT DES PÊCHEURS

Un petit port breton devant la Mer-Sauvage
 S'éveillait; les bateaux amarrés au rivage,
 Mais comme impatients de bondir sur les flots,
 De sentir sur leurs bancs ramer les matelots,
 Et les voiles s'enfler, et d'aller à la pêche,
 Légers, se balançaient devant la brise fraîche;
 Tout était bleu, le ciel et la mer; les courlis,
 Tournoyant par milliers, de l'eau rasaient les plis;
 Des marsouins se jouaient en rade, et sur les plages
 Mollement au soleil s'ouvraient les coquillages.
 Qu'il vienne au bord des flots, à ton miroir vermeil,
 Celui-là qui veut voir ton lever, ô soleil!

Bientôt les bons pêcheurs de ce havre de Vannes,
 A l'heure du reflux, quittèrent leurs cabanes.
 Sur leurs habits pesants, tout noircis de goudron,
 L'un portait un filet et l'autre un aviron;
 Leurs femmes les suivaient, embarquant une cruche
 D'eau fraîche, un large pain qui sortait de la huche,
 Du porc salé, du vin; et pendant les adieux
 Leurs regards consultaient les vagues et les cieux.
 Les chaloupes enfin, se défilant entre elles,
 Comme de grands oiseaux déployèrent leurs ailes. —

Celle qui la première ouvrit sa voile au vent
 Portait un homme mûr, un jeune homme, un enfant,
 Et leur aïeul à tous, dont les mains sillonnées
 Marquaient de longs labeurs et de longues années :
 Ses cheveux tout crépus semblaient un goémon;
 Mais quel jeune tiendrait plus ferme le timon?
 Nul, excepté son fils, au front rude, aux yeux glauques,
 Homme doux dont la voix a toujours des sons rauques.
 Leur pays, c'est Enn-Tell, et leur nom Colomban,
 Un des saints que Dieu fit maîtres de l'Océan.

Tandis qu'ils s'éloignaient, laissant traîner leurs dragues,
 Ils virent les enfants jouer au bord des vagues,

Et ceux qui, tout le jour, le long des murs assis,
 Inutiles vieillards, n'ont plus que des récits,
 Sur les quais, leurs maisons reluisaient toutes blanches,
 Et par-dessus les toits, au loin, de vertes branches
 Leur laissaient entrevoir de tranquilles hameaux;
 Les grands bœufs lentement paissaient sous les rameaux,
 Et le vent apportait le gai refrain des pâtres,
 Qui, sur l'herbe, couchés devant les flots saumâtres,
 Savourent leur jeunesse, au reste indifférents.
 Alors, pour éclaircir le front de leurs parents,
 Au bruit des avirons le novice et le mousse
 Se mirent à chanter d'une voix lente et douce :

I

Ah ! quel bonheur d'aller en mer !
 Par un ciel chaud, par un ciel clair,
 La mer vaut la campagne ;
 Si le ciel bleu devient tout noir,
 Dans nos cœurs brille encor l'espoir,
 Car Dieu nous accompagne.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
 Va sans peur, mon petit bateau.

II

Saint Pierre, André, Jacque et saint Jean,
 Fêtés tous quatre une fois l'an,
 Étaient ce que nous sommes,
 Et ces grands pêcheurs de poissons
 A leurs filets, leurs hameçons,
 Prirent aussi les hommes.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
 Va sans peur, mon petit bateau.

III

Sur les flots, ils l'ont vu, léger,
 Vers eux tous venir sans danger,

Aussi léger qu'une ombre ;
 Mais Pierre à le suivre eut grand' peur,
 Il cria : « Sauvez-moi, Seigneur !
 Sauvez-moi, car je sombre ! »

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
 Va sans peur, mon petit bateau.

IV

Sur ton bateau, Pierre Simon,
 Que Jésus fit un beau sermon
 A la foule pieuse !
 Puis dans ses filets tout cassés,
 Combien de poissons amassés !...
 Pêche miraculeuse !

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
 Va sans peur, mon petit bateau.

V

Dans ta barque, il dormait un jour,
 Te souvient-il comme à l'entour
 S'élevait la tempête ?
 Lui, réveillé par ton effroi,
 Dit à la vague : « Apaise-toi ! »
 Elle baissa la tête.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
 Va sans peur, mon petit bateau.

VI

Aussi la barque du pêcheur
 Où s'est mis notre Sauveur
 A toujours vent arrière ;
 Sans craindre la mer ni le vent,
 Elle va toujours en avant,
 La barque de saint Pierre.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

VII

O Jésus ! des pêcheurs l'ami,
Avec nous venez aujourd'hui
Dans cette humble coquille ;
Allons ! prenez le gouvernail,
Et bénissez notre travail :
Il nourrit la famille.

Jésus nous conduira sur l'eau
Va sans peur, mon petit bateau.

Tel fut des apprentis le chant joyeux et tendre,
Que leurs graves parents étaient heureux d'entendre.
La barque cependant au large s'en allait ;
On jeta les paniers, les nasses, le filet,
Les hameçons crochus, et toute la journée
La famille resta vers la proie inclinée.

Mais au soleil couchant, l'horizon devint noir.
Nul pêcheur, dans le port, n'était rentré le soir.

PRIMEL ET NOLA

CHANSON

LE PRINTEMPS

On voit des noms écrits autour des arbres verts ;
Plus d'une chanson tendre est déjà composée
Les cœurs des amoureux laissent couler des vers,
Et l'aube épanche sa rosée.

UN PASSANT

Ah ! voici le renouveau !
Que chante-t-on, pastoureau,
Sur la lande ?
Que chante l'oiseau petit,
Tout en bâtissant son nid.
Dans les touffes de lavande ?

LE PATRE

L'oiseau, voletant toujours,
Chante et chante ses amours ;
Nous de même :
Tout pâtre, ainsi que l'oiseau,
Chante en suivant son troupeau,
Et chante encor ce qu'il aime.

LE PASSANT

C'est bien, oiseaux, jeunes gens !
Mêlez, durant le beau temps,
Vos voix douces :
Chantez, aimez à la fois
Sur la lande et dans les bois,
Les bois tapissés de mousses.

Cette chanson, écrite autour des arbres verts,
 Un simple journalier l'a, dit-on, composée :
 Les cœurs des amoureux laissent couler des vers,
 Et l'aube épanche sa rosée.

CHANSON DE PRIMEL

LE RAMIER

On pleure amèrement, seul, loin de son pays,
 Loin de l'objet qu'on aime amèrement on pleure ;
 Primel a tout quitté, ses amours, sa demeure,
 Et triste, au bord des flots, il chante ses ennuis.

★★

« Elle avait des yeux clairs, une figure blanche,
 Un cœur ouvert à l'amitié :
 Reviens, jeune homme errant, vers l'âme jeune et franche !
 La tourterelle fait pitié
 Quand elle a perdu sa moitié.

Le hameau verdoyant dans un creux des montagnes,
 Comme un nid, dormait appuyé :
 Reviens, ô voyageur, vers tes belles campagnes.
 La tourterelle fait pitié
 Quand elle a perdu sa moitié.

Tel le ramier aux bois qui le virent éclore,
 Tel, plus d'un orage essuyé,
 L'exilé reviendra vers tout ce qu'il adore. »
 La tourterelle fait pitié
 Quand elle a perdu sa moitié.

★★

Seul, loin de votre amie et de votre demeure,
 Voyageur sombre, ainsi vous chantiez vos ennuis :

Heureux encor celui qui chante alors qu'il pleure,
Et, de larmes baigné, s'apaise avec ses bruits.

COMMENT NOLA FUT RAMENÉE PAR PRIMEL
SUR LE CHEMIN DU BOURG

Oh ! la joie est dans l'air : des cloches ! des hautbois !
A ces chants de bonheur, heureux, j'unis ma voix...
Doux Esprits qui veillez près de nos métairies,
Les sources de beauté que l'on disait taries,
Vous les faites jaillir limpides sous mes pas,
Sans cesse j'y reviens et ne m'en lasse pas :
Poète en son sentier fut-il jamais plus ferme ?
Achevons ce récit, doux esprits de la ferme.
Un seul toit les attend, oh ! suivons jusque-là
Les touchantes amours de Primel et Nola !
Vous, hymens primitifs, grâce antique et suprême,
D'une blanche couronne entourez ce poème !
C'est au bourg. Jusqu'au soir la noce avait duré
De celle qu'on nommait la veuve de Corré ;
Noce, disaient les vieux, comme on n'en vit pas une,
Et qui fera, cent ans, l'orgueil de la commune,
Où mon village aimé tenait aussi son rang,
Où le cidre coulait comme l'eau d'un torrent,
Où les fours enflammés ne cessaient pas de cuire,
Les danseurs de danser, les sonneurs de bruire.
Fête immense. Surtout, splendides, radieux,
Les nouveaux épousés émerveillaient les yeux.
Leur bonheur mutuel éclairait leur visage.
Du même âge tous deux et dans la fleur de l'âge,
Toujours se souriant, à la danse, au repas,
Et la main dans la main, ils ne se quittaient pas.
Chacun, tout attendri, redisait leur histoire
Que, dans nos jours mauvais, on aurait peine à croire :
Celle qu'un vieillard riche aima pour son bon cœur,
Libre, épousant aussi son jeune bienfaiteur :
D'abord, c'est leur rencontre et la fuite soudaine
De l'un, puis son retour superbe à la fontaine ;

Enfin, le pur roman que plus d'un a rêvé,
 Tout l'idéal perdu dans nos bois retrouvé.

Sous l'ombrage, à l'écart, voici quelles paroles
 S'échangèrent aussi, caressantes et molles :
 Une source y coulait parmi des églantiers,
 Et mésanges, linots, sous les arbres fruitiers,
 Chantaient ; dans ce courtil l'heureux couple qui s'aime
 Vint chercher la fraîcheur et parler de lui-même.

PRIMEL

Chacun d'eux vous vante, ô Nola !
 J'en suis fier, et pourtant je sens un trouble là.
 Chacun d'eux vous vante, ô Nola !

Arrachez les fleurs d'églantine !
 Vous avez son parfum, sa couleur enfantine :
 Ils vous aiment dans l'églantine.

Des sources troublez le cristal !
 De l'onde vos yeux clairs ont l'éclat matinal :
 Ils vous cherchent dans son cristal.

Des courtils chassez la mésange !
 Vous avez sa voix pure, et tous, folie étrange,
 Ils suivent pour vous la mésange.

Mais ne voilez pas votre cœur,
 De tous les feux impurs ce diamant vainqueur,
 Oh ! ne voilez pas votre cœur !

L'époux craintif ainsi s'épanchait, et l'épouse
 Répondait avec grâce, elle-même jalouse.

NOLA

Chacune vous vante, ô Primel !
 Elles m'ont dit : « Ses yeux sont bleus comme le ciel. »
 Chacune vous vante, ô Primel !

« L'immense et blonde chevelure !
 « C'est l'archange inondant d'un flot d'or son armure.
 « L'immense et blonde chevelure !

« Sa taille souple est un bouleau
 « Qui se dresse léger ou tremble au bord de l'eau :
 « Sa taille souple est un bouleau

« Heureuse qui connaît son âme,
 « Ce diamant sans tache et plus fort que la flamme !
 « Moi, Primel, je connais votre âme !

Alors, sous cet ombrage, ils s'offrirent des fleurs,
 Et leurs yeux étaient pleins de tendresse et de pleurs.

Ainsi, dans les chansons, les fraîches confidences,
 Les banquets prolongés, le mouvement des danses,
 Les heures s'écoulaient : hélas ! de pareils jours,
 Pensaient les invités, devraient durer toujours.
 Cependant le soleil derrière les montagnes
 Descendait, et Nola, mêlée à ses compagnes,
 Et l'époux, souriant, regardaient dans les cieux.
 Un autre astre monter, monter silencieux.

Selon l'usage antique, une nombreuse escorte,
 Le matin, les prenant sur le seuil de leur porte,
 Les mena jusqu'au bourg ; mais lorsque vint la nuit,
 Primel dit : « Je pars seul, sans être reconduit. »
 Donc, les mille invités enfourchant leurs cavales,
 Dans le creux des chemins, bientôt par intervalles,
 Retentirent leurs cris et les pas des coursiers.
 La lune se levait claire sur les sentiers.
 Le jeune époux, alors, du portail de l'auberge
 Approcha sa monture ; et, telle qu'une vierge,
 La veuve vint s'asseoir derrière son seigneur,
 Tandis que le hautbois de Ban-Gor, le sonneur,
 Sur la route entonnait l'air du départ, l'air tendre
 Que, jeune ou vieux, sans trouble, on ne saurait entendre.
 Le firmament brillait, et le chant nuptial
 Mollement s'exhala vers ce seuil de cristal.

Ils partirent, rasant les buissons et les haies,
Faisant pleuvoir sur eux, la fleur des épinaies,
Et le bras de l'épouse à l'époux enlacé,
Toujours plus fortement le retenait pressé.
Ils allèrent ainsi sous les feuillages sombres :
Quand la lune entr'ouvrait parfois leurs larges ombres,
En arrière penché, le muet ravisseur
Tournait vers son amie un œil plein de douceur,
La monture un instant s'abreuvait à la source,
Et, plus rapide encore, ils reprenaient leur course.

Mais, au bord d'un talus entourant un grand pré,
Leur course s'arrêta : « Ce lieu qui m'est sacré,
« Le reconnaissez-vous ? dit l'amant à l'amante.
« Oh ! laissez-moi bénir cette place charmante !
« Celle à qui pour jamais un heureux sort m'unit,
« Ici, je la trouvai : faible et loin de son nid,
« Sous l'aubépine en fleur qui sur le pré retombe,
« Ici languissamment roucoulait la colombe ;
« Je vins, mon chant plaintif était l'écho du sien,
« Son nid sous les grands bois va devenir le mien ! »

A ces fêtes du cœur, fêtes de la nature,
Comme vous répondiez ! Sur leur libre pâture
Les poulains, hennissant, bondissaient ; les ormeaux
Mêlaient, aux flancs des monts, leurs humides rameaux ;
Des senteurs traversaient la lande, et les nuées
Faisaient jaillir la flamme en de longues traînées :
Par cette sainte nuit plus belle qu'un beau jour,
Accord mystérieux, tout ne semblait qu'amour !

CYCLE

HARMONIES

Fleurs de l'Art, mêlez-vous aux fleurs de la Nature :
Que sous des rameaux verts une blanche sculpture
Avec grâce s'élève et charme le regard !
De même au bord des eaux grandissant au hasard
Ou dans les landes sans culture,
Fleur des champs, mêlez-vous aux nobles fleurs de l'Art
Ainsi tout se complète, et s'accorde ou s'épure.

LES VANNEUSES

Légères sur leurs escabelles,
Debout, les bras tendus, elles vannaient ces belles ;
Sur la grève de Loc-Tûdi,
Elles vannaient leur seigle au soleil de midi :
La balle volait sur les ondes
Et sur un drap tombait le grain des moissons blondes.
Longtemps j'admiraï leur beauté,
Puis je dis dans mon cœur, dans mon cœur attristé :
Souffle du ciel, vivante flamme,
Hélas ! si l'on pouvait aussi vanner son âme !

FORMES ET PENSEES

I

Comme un vieux prêtre a soin des vases de l'église
Pour qu'aux yeux du fidèle ébloui tout reuise,
Vous, artistes pieux, tels que le saint vieillard,
Poètes, conservez les beaux vases de l'art.

II

Petrarque, au doux sonnet je fus longtemps rebelle ;
 Mais toi, divin Toscan, chaste et voluptueux,
 Tu choisis, évitant tout rythme impétueux,
 Pour ta belle pensée une forme humble et belle.

Ton poème aujourd'hui par des charmes m'appelle :
 Vase étroit mais bien clos, coffret plaisir des yeux,
 D'où s'exhale un parfum subtil, mystérieux,
 Que Laure respirait, le soir, dans la chapelle

Aux souplesses de l'art la grâce se plaisait,
 Maître, tu souriras si ma muse rurale
 Et libre, a fait plonger la forme magistrale ;

Puis, sur le tour léger de l'Etrusque, naissait,
 Docile à varier la forme antique et sainte,
 L'urne pour les parfums, ou le miel, ou l'absinthe.

III

Oui, moi-même, en jouant, essayons ! Autrefois
 Le premier, je chantai sur le rythme ternaire,
 Rythme bardique éclos au fond du sanctuaire :
 Aujourd'hui, de Boileau, je braverai les lois.

IV

Les rimeurs ont posé le sonnet sur la pointe,
 Le sonnet qui s'aiguise et finit en tercet :
 Au solide quatrain la part faible est mal jointe.

Je voudrais commencer par où l'on finissait.
 Tercet, svelte, élancé, dans ta grâce idéale,
 Parais donc le premier, forme pyramidale !

Au-dessous les quatrains, graves, majestueux,
 Liés par le ciment de la rime jumelle,
 Fièremment assoiront leur base solennelle,
 Leur socle de granit, leurs degrés somptueux.

Ainsi le monument s'élève harmonieux,
 Plus de base effrayante à l'œil et qui chancelle,

La base est large et sûre et l'aiguille étincelle,
La pyramide aura sa pointe dans les cieux.

V

Inspirez-nous toujours, ô muses immortelles,
Et des pensers nouveaux et des formes nouvelles !
Dante n'est plus Homère, autre est le grand Milton,
Comme eux soyons divers de pensers et de ton.

LE TALISMAN

Du fleuve, en approchant, m'arrivaient les murmures,
La senteur s'exhalait des taillis frais et verts,
Un couple de ramiers chantait sous les ramures :

Bonheurs de mon printemps, après bien des hivers,
Je vais vous ressaisir ! Pensers des saisons mûres,
Fuyez ! Aux purs instincts, mes sens, soyez ouverts ! —

Et j'arrive, et, penché sur le cristal de l'onde,
J'y lave dans ses flots puisés avec ma main
Mon visage hâlé par le feu du chemin :
Heureux, je vois encor ma chevelure blonde ;

Mais, puisqu'il faut quitter cette eau claire et profonde,
Hélas ! pour se mêler au sombre fleuve humain,
J'emporte un caillou blanc tout veiné de carmin :
Pensers du sol natal, guidez-moi par le monde !

SUR CE RECUEIL

Ce simple livre, c'est la vie
D'un Breton et d'un voyageur :
Qu'il vous donne la poésie
De sa pensée et de son cœur.



TABLE DES MATIÈRES



TABLE DES MATIÈRES

Notice biographique.....	I
Bibliographie	XIX

MARIE

<i>Rien ne trouble ta paix ô doux Léta !</i>	1
Le livre blanc	3
<i>Assez, sonneur, assez !</i>	3
Le Pays	5
<i>Humble et bon vieux curé à Arzamo</i>	5
La chanson de Loïc	9
Le chemin du Pardon	11
<i>Un jour que nous étions assis au pont Kerlô</i>	13
<i>J'aime dans tout esprit l'orgueil et la pensée</i>	15
<i>Souvent je me demande et je cherche en tout lieu</i>	
<i>Quand le temps sur nos fronts Après moins de six mois passés loin de la lande</i>	
Le mois d'août	18
<i>Du bois de Ker-Mélô</i>	20
Histoire d'Ivona	21
Rencontre sur Ar-Voden	29
<i>Jamais je n'oublierai cette immense bruyère</i>	29
<i>O maison du Moustoir</i>	32
<i>Passant avec amour ses doigts dans mes cheveux</i>	33
<i>Partout des cris de mort et d'alarme</i>	35
A ma mère	36
Le paysagiste	38
<i>Paris m'avait glacé par deux grands mois de pluie</i>	39
Le retour	41
Ouvre ! c'est moi, Joseph !	43

LES BRETONS

<i>J'entends les landes s'éveiller.</i>	46
Les quêteurs	47
Les noces de Nona	49
Retour en Cornouailles	52
La charrette de la mort	54
La nuit des morts	58
L'Eglise blanche	65

LA FLEUR D'OR

<i>A la main une fleur sauvage .</i>	68
Le chant du chêne	69
A l'avenir (I)	70
Les deux routes	70
A l'avenir (II)	71
Les Goëlands	71
A. E.	72
Consultation	76
Le semeur	77
A un sage	77
L'Eglise byzantine	78
Heures de Trêve	79
Les dieux chez Anacréon	80
A la maison d'Horace	81
Les Trois frères	81
Funérailles d'un amour	82
L'Asile	84
Lo-Thea	85
La chanson de l'ermite	87
Pour la tombe d'un frère	88
Le combat de St Patrick	89

HISTOIRES POÉTIQUES

Jacques le maçon	91
La harpe	93
La Licorne	94
Lettre	95
Dans une église	95
La chanson de Marie	96
Le laboureur ouvrier	97
Les moissonneurs	99
Le Jardinier	102
Ma chaumière	104
L'Élégie de la Bretagne	105
La vie à la campagne	109
La lampe de Tullie	109
Rosily	112
Les Pêcheurs	116

PRIMEL ET NOLA

<i>On voit des noms écrits (chans.)</i>	120
<i>On pleure amèrement (chanson)</i>	121
Comment Nola fut ramenée par Primel	122

CYCLE

Harmonies	126
Les vanneuses	126
Formes et pensées	126
Le Talisman	128
Sur ce recueil	128

Imp. Art. L.-Marcel Fortin et Cie, 6, Chaussée d'Antin, Paris.

1 fr. **BIBLIOTHÈQUE DES POÈTES** **1 fr.**
RELIÉ : *Français et Étrangers* RELIÉ :
1 fr. 50 (sous la direction de M. Alph. SÉCHÉ) **1 fr. 50**

PARUS :
MUSSET — BYRON — RONSARD
BÉRANGER — André CHÉNIER
Henri HEINE — SCARRON — Hégésippe
MOREAU — Edgar POE — Du BELLAY
BRIZEUX — Gérard de NERVAL

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

Chateaubriand	Villon	Shelley
Shakespeare	Young	Le Tasse
Gœthe	Léopoldi	Desbordes-Valmore

1 fr. **LES PROSATEURS ILLUSTRES** **1 fr.**
RELIÉ : *Français et Étrangers* RELIÉ :
1 fr. 50 (sous la direction de M. Ch. SIMOND) **1 fr. 50**

PARUS :
J.-J. ROUSSEAU, STENDHAL, STERNE
Eugène SUE, CRÉBILLON Fils,
WALTER SCOTT

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

Boffmann, Brantôme, M^{me} de Girardin

Cette Collection, qui comprendra au moins 100 volumes devant paraître à des dates très rapprochées, se distingue de toutes celles publiées jusqu'ici par le choix des auteurs et des textes non expurgés.

Elle donnera surtout des ouvrages qui sont aujourd'hui introuvables en librairie.

PRIX: 1 fr. = HORS SÉRIES = PRIX: 1 fr.

Choix par A. Séché

Les plus jolis Vers de l'Année 1907 (paraîtra chaque année)

Les Sonnets d'Amour

(Recueil des meilleurs Sonnets faits jusqu'à nos jours)

Les "Poètes-Misère"